

Un jour, en octobre

Résumé:

Maarten est le cadet d'une famille de trois enfants. Depuis qu'il a fêté son douzième anniversaire, son grand-père lui répète souvent cette petite phrase : « J'avais douze ans moi aussi mon petit gars, quand ça s'est passé. » Maarten n'a pas vraiment envie d'entendre l'histoire de son grand-père. A l'école, il y a une nouvelle, Jessica, une fille gaie et spontanée qui arrive d'Amsterdam. Elle ignore tout de l'histoire du village dans lequel ses parents viennent de s'installer. Elle se lie d'amitié avec Maarten qui l'emmène voir son grand-père dans le jardin duquel une cane est en train de couver. Maarten tombe malade. Sa mère travaille, son père, chauffeur de bus, est parti en excursion pour quelques semaines, c'est donc Grand-père qui va le soigner. Jessica passe voir le malade et quand il s'est endormi, Grand-père lui confie qu'après la mort de sa femme, il a écrit l'histoire qui a marqué sa vie. Jessica, qui est à moitié indonésienne et dont la grand-mère a été prisonnière dans un camp japonais, est curieuse d'apprendre ce qui s'est passé dans le village. Grand-père va avoir ainsi l'occasion de lire son histoire à quelqu'un.

Elle commence le jour où Gerrit (Grand-père) fête ses douze ans, peu de temps après le jour-J, alors que tout le monde attend la venue des Alliés. La ligne de front est à 30 km du village. Le récit de Gerrit est à la première personne du singulier. On se rendra compte ultérieurement que Gerrit a sérieusement étudié l'histoire du village et de la Seconde Guerre mondiale afin d'étayer son récit. Les chapitres consacrés à la partie historique sont signalés par des icônes. Une ligne des toits d'un village indique que les événements se passent à Putten, aux Pays-Bas, des fils barbelés qu'ils ont lieu dans un camp de concentration en Allemagne.

Huit résistants sont planqués sur le bas-côté d'une route entre deux villages. Ils veulent se procurer des informations pour aider les Alliés et commettent un attentat contre un véhicule allemand. L'affaire tourne mal. Les résistants s'enfuient, emmenant le plus jeune d'entre eux, grièvement blessé ainsi qu'un officier allemand, blessé lui aussi. Sont-ils des héros ? Auraient-ils mieux fait d'éviter de tels risques à l'aube de la paix ? Christiansen, le commandant en chef des troupes allemandes est furieux lorsqu'il apprend qu'un de ses officiers est à l'hôpital et qu'un autre a disparu. Il ordonne de massacrer tous les villageois et de brûler leurs maisons. Lequel des deux villages ? La camionnette des résistants a pris la direction de Putten. C'est donc ce village qui sera détruit. Les paysans matinaux qui partent traire leurs vaches seront les premiers prisonniers. Peu de temps après, deux mille soldats envahissent le village.

Gerrit joue dans le salon. Dans la cuisine, ses parents parlent tout bas d'une rumeur annonçant une rafle. Tout à coup, Gerrit voit, par la fenêtre, un soldat, le fusil en joue et des hommes qui se rendent à l'église, leurs papiers d'identité à la main. Il entend crier que tout le monde doit s'y présenter. Il prévient ses parents. Son père et son frère Johan (18 ans) s'enfuient à bicyclette.

« Adieu Gerrit, sois courageux, c'est toi l'homme responsable de la maison maintenant » seront les dernières paroles que son père lui adressera. Les deux

hommes se rendent dans le village voisin, chez les grands-parents maternels de Gerrit. A peine sont-ils partis que les soldats se ruent dans leur maison. Tout le monde est poussé en direction de l'église. Les hommes de 17 à 50 ans sont faits prisonniers et rassemblés sur la place du marché. Les femmes, les enfants et les vieillards sont enfermés dans l'église.

Ceux qui ont été faits prisonniers aux abords du village, des passants, hommes ou femmes en quête de nourriture, sont ramenés en camions. Des hommes fuient dans les bois, se cachent dans les granges, les fossés et même dans la soupente de l'église. Huit personnes dont une jeune femme qui défendait son père, sont fusillées alors qu'elles tentaient de s'enfuir. C'est alors seulement que les gens apprennent ce qui s'est passé la nuit précédente et que le village est l'objet de représailles. Dans l'église bondée, sous la menace des mitrailleurs, certains tremblent en se souvenant du sort subi, quelques mois plus tôt, par les habitants d'Oradour, en France. Tard le soir, les gens enfermés dans l'église sont renvoyés chez eux. On leur dit de revenir le lendemain avec de la nourriture pour les hommes. Gerrit court chez lui avec sa mère et ses sœurs. La nuit, c'est aux hommes du village que l'église va servir de prison. Les autres hommes et 30 otages désignés au hasard pour être fusillés, sont placés sous étroite surveillance dans l'école communale. Le lendemain matin, Gerrit et sa mère se rendent sur la place du marché. Une centaine d'hommes y sont regroupés. Gerrit voit que son père et son frère sont parmi eux.

Les femmes et les enfants sont à nouveau enfermés dans l'église. Des ordres fusent de partout. Que les hommes s'allongent puis se relèvent, puis s'allongent à nouveau et ainsi de suite. Gerrit les observe depuis la fenêtre de l'église. On s'attendait à ce que les hommes soient dirigés vers l'église pour se sustenter et on les voit prendre la grande rue qui mène à la gare.

Dans l'église, le commandant Fullriede lit la sentence. Les hommes seront déportés. Tout le monde devra quitter le village qui sera détruit par le feu. Les gens se précipitent vers leurs maisons. Gerrit aide tant bien que mal sa mère et ses sœurs à préparer leurs bagages. Il court à la gare, muni d'un sac de provisions pour son père et son frère. Sa mère et ses sœurs suivent avec quelques vêtements. Gerrit repère le wagon à bestiaux dans lequel les deux hommes sont enfermés car Johan s'est hissé jusqu'à la grille d'aération pour y passer la tête. Ils se crient des paroles d'encouragement, puis les soldats éloignent brusquement les femmes et les enfants. Les wagons à bestiaux étroitement surveillés s'ébranlent, emportant les hommes. Les femmes, les enfants et les vieillards fuient le village condamné au feu. Dans la soirée, de lourdes volutes de fumée annoncent que la sentence a été exécutée. Le jour suivant, il s'avère que plus de cent maisons ont disparues dans les flammes. La maison de Gerrit a été épargnée. Pendant le trajet vers l'Allemagne, 13 prisonniers réussissent à sauter du train en marche. Leur retour en fait espérer d'autres. Les mois d'attente et de tension ne font que commencer. La poussée des Alliés, l'opération Market Garden, a échoué. Pendant l'hiver 1944, la famine coûtera la vie à 50 000 personnes. A Putten, les premiers avis de décès arrivent d'Allemagne.

Les conditions de vie des prisonniers sont épouvantables. L'objectif des camps de concentration hitlériens est expliqué sous forme de récit. De même pour les travaux que les prisonniers devaient y effectuer. Dans le camp Ladelund, près de la frontière danoise, les prisonniers devaient creuser, à l'aide d'une petite pelle, une ligne de

défense contre les chars d'assaut parce que Hitler s'attendait à une invasion des Alliés par le Danemark. Le pasteur de ce village enterrera les morts du camp autour de son église. Il notera leur nom et leur lieu d'origine. Des hommes venant de toute l'Europe, 110 de Putten.

On suivra quelques personnages avec lesquels le lecteur a fait connaissance au cours du regroupement sur la place du marché ou dans le train en partance pour l'Allemagne. Deux personnages importants sont Théo, 16 ans et Maarten le déporté, qui jouera un rôle jusqu'à la fin du livre. Théo, avec sa volonté de survivre et son entêtement à faire rire ses compagnons d'infortune, est un personnage très attachant et sa libération est un moment d'émotion intense. En quittant les Pays-Bas, les prisonniers perdent leur identité. Les événements dans les camps sont traités de façon impersonnelle. Cependant, dès la libération des camps, les personnages (certains déjà cités) retrouvent leur nom et leur identité.

Putten est libérée par les Canadiens. Dans la joie immense de la libération, les soldats sont fêtés comme des héros. On pleure cependant les quatre Canadiens tombés au champ d'honneur et on s'apitoie sur les tout jeunes soldats allemands morts au combat (l'un d'eux, tremblant de peur, s'était réfugié dans une famille). Maintenant, il n'y a plus qu'à attendre que les hommes reviennent d'Allemagne. Le village est encore dans l'ivresse de la libération. Le 10 mai, le jour de l'Ascension, un officier néerlandais qui a combattu avec l'armée de libération se présente au village. Il a rencontré une dizaine de Puttenarois gravement malades dans un camp. Ils lui ont donné le nom des hommes qui ont succombé. Dans l'église qui avait servi de prison, le pasteur lit la première liste des morts. Elle comprend 200 noms dont celui de Johan. La plupart des pères des amis de Gerrit ne reviendront pas. Gerrit a presque honte, devant ses amis, d'exprimer l'espoir, chez lui chaque jour renouvelé, de voir revenir son père.

Les gens de Putten organisent deux expéditions afin de ramener les survivants des camps. Quelques hommes reviennent dans l'intervalle. Chacun se presse devant leur porte pour demander des nouvelles d'un mari ou d'un fils. Les rescapés sont trop faibles pour parler. Qui serrera demain son mari ou son fils dans ses bras ? Mais où sont-ils donc ? Les hommes partis en expédition ont été accueillis par les Alliés aux portes des camps libérés. Ils connaissent maintenant la vérité. Les Allemands commencent à envoyer des avis de décès. Gerrit est en train d'aider sa mère dans le jardin quand on vient leur annoncer que son père est, lui aussi, décédé à Neuengamme.

Seuls 29 habitants de Putten et 15 autres (clandestins, chercheurs de nourriture, évacués, passants) ont survécu aux camps. Il y a 37 veuves dans la grande rue du village. Putten est devenu un village sans pères. Un couple a perdu six fils. Il se crée ainsi une hiérarchie du malheur et on envie ceux qui reviennent ainsi que leur famille. Pourquoi les uns et pas les autres ?

Le drame de Putten passe presque inaperçu. Tout le monde a beaucoup souffert. Le pays se reconstruit. Le temps n'est pas au chagrin. Les mères et les enfants de Putten doivent se montrer forts et courageux.

Le pasteur de Ladelund envoie des lettres et des photos des tombes autour de son église à tous les parents proches. Cinq ans plus tard, des cars de femmes et d'enfants partent pour « le pays des ennemis » afin de commémorer pères, fils et maris et de fleurir les tombes. Des photos paraissent dans tous les journaux européens. Des femmes habillées de noir, des enfants à la main. Et en titre, le mot « Réconciliation ».

Gerrit se lie d'amitié avec Maarten Verhey, l'un des rescapés des camps. D'avoir quelqu'un à qui adresser ses questions l'aide dans son travail de deuil. Il épouse Betsie, la voisine de ses grands-parents dont il a une fille qu'il nomme Johanna en mémoire de son frère. Plus tard, il sera l'heureux grand-père de trois petits enfants, dont Maarten, qui vient d'avoir douze ans.

Betsie a remarqué que Gerrit avait l'humeur sombre en automne (rafle) et au printemps (annonce des morts). Elle lui conseille d'écrire son histoire. Elle meurt brusquement. Gerrit se plonge alors dans la littérature de la Seconde Guerre mondiale. Et il va enfin trouver le courage de se rendre en Allemagne. La Fondation Octobre 44 organise chaque année un voyage aux emplacements des anciens camps de concentration et dans les villages victimes de représailles, comme Oradour sur Glane et Lidice (Tchéquie). Ces villages ont développé entre eux des liens d'amitié durables. Des générations de parents proches se rendent aux cérémonies commémoratives les uns et des autres.

Le frère aîné de Maarten, Ruben, qui étudie l'allemand, accompagne son grand-père à Neuengamme. Gerrit y visite l'exposition permanente sur le drame de Putten, l'espace imposant avec les noms et dates de décès de prisonniers venant de toute l'Europe, l'usine d'armements, la briqueterie avec ses rails sur lesquels les prisonniers s'épuisaient à monter les wagonnets de pierres. Il voit la salle d'exposition et les cahiers de « comptabilité » minutieusement tenus par les Nazis. Il y découvre les noms de son père et de son frère.

Il se recueille à l'emplacement de la fusillade devant le mémorial où figure, parmi bien d'autres, le nom du colonel qui avait tenté d'éliminer Hitler en juillet 44, le Comte Von Stauffenberg. Après du monument érigé aux victimes de Putten, à côté du champ où leurs cendres ont été répandues, on hisse le drapeau néerlandais et on chante l'hymne national. Gerrit est impressionné par le chaleureux accueil des bénévoles. Il admire, la bienveillance de cette génération d'après-guerre, le dévouement avec lequel de jeunes Allemands sacrifient leur temps libre pour prêter une oreille attentive aux parents des victimes des Nazis. Un mois plus tard, accompagné de sa fille cette fois, il visite le village Ladelund qui accueille gracieusement tous les Néerlandais depuis 1950.

Pendant que Gerrit écrit son histoire, la cane qui couve près de la porte de sa cuisine lui offre un peu de distraction. Il ne veut plus maintenant verrouiller le passé, il veut le transmettre. Son récit s'achève sur la place du marché où des élèves de toutes les écoles se rendent pour prendre connaissance des événements.

« Ils en parleraient chez eux. Et l'histoire ferait son chemin. Je marchais entre les voitures garées sur la place du marché. Là où mon père et mon frère s'étaient tenus autrefois. La scène est toujours présente à mon esprit. Mes yeux l'ont photographiée.

Clic. Images dans ma tête. La vision est nette. Aussi précise qu'alors. J'étais là-haut et je regardais depuis la fenêtre de l'église. J'ai vu les 661 hommes partir. A l'intérieur, on entendait leurs pas retentir dans les rues. Ils sont partis de là, de cette place où résonne encore le formidable bruit de leurs pas.»

Maarten s'est réveillé pendant que Grand-père lisait son histoire à Jessica et il a écouté. Il voit maintenant son grand-père d'un autre œil. Gerrit laisse aux enfants le soin de trouver un titre à son récit. Un jour, en octobre. Du bruit, du côté de la cane, les ramène au quotidien. Les canetons brisent leurs coquilles. Tous trois s'affairent autour de ces nouvelles vies. Ils accompagnent la cane et sa couvée jusqu'à l'étang et Grand-père fait figure de papa anxieux quand il aide tout ce petit monde à traverser. Maarten reste quelques jours encore chez son grand-père. C'est ainsi qu'il découvre que Grand-père a l'habitude de découper des articles de journaux et d'en faire des liasses qu'il range, notamment dans une boîte à cigares où, après la libération, il conservait les cigarettes offertes par les Alliés en prévision du retour de son père et de son frère. Maarten l'ouvre en secret. Les coupures de journaux traitent de la guerre en ex-Yougoslavie et de l'absurdité de la violence. Le retour inopiné de Grand-père surprend Maarten qui en laisse tomber les articles sur le sol. Ils les ramassent ensemble. Grand-père lui montre la photo d'un village yougoslave où se sont déroulés, il y a cinquante ans exactement, les mêmes événements qu'à Putten.

Le 4 mai, jour de la commémoration des morts, veille de la fête de la libération, Jessica, Maarten et Grand-père se rendent auprès de la statue de la femme pleurant de Putten, dans le parc où plus de 600 massifs symbolisent des tombes. Jessica dépose des fleurs. Ils contemplent l'espace commémoratif. Grand-père sait maintenant qu'il a transmis son histoire et son message de vigilance pour la paix à la nouvelle génération. Les parents de Jessica ont fait connaissance avec le grand-père et la mère de Maarten. Ils les invitent à un repas indonésien préparé par la grand-mère de Jessica. Le père de Maarten est sur le chemin du retour quand la famille s'attable chez leurs nouveaux amis, devant des assiettes que la grand-mère indonésienne remplit de mets exotiques. Anna, la sœur espiègle de Maarten et Jessica essaient, au cours du repas, d'accoupler Grand-père et Grand-mère. Et il n'est pas dit qu'elles n'y réussiront pas.

Quelques remarques de l'auteur

La partie actuelle comporte un certain nombre d'épisodes amusants qui font que le lecteur expérimente qu'en dépit du malheur, les gens savent profiter des bons moments de la vie.

La famille de Gerrit et de Maarten, est une famille fictive. Ses membres n'ont pas de patronyme. Ils représentent tous ceux qui ont souffert pendant la guerre ainsi que leurs descendants qui portent, aujourd'hui encore, les traces de ces souffrances. Les lecteurs peuvent ainsi facilement s'identifier avec les personnages des trois groupes cibles. Les personnages qui ont un nom et un prénom sont/étaient des personnages réels.

Tous les faits historiques sont véridiques. Le livre s'achève sur un calendrier de la guerre. Lors de conférences dans des écoles secondaires, il s'est avéré que les

élèves étaient très impressionnés par ce calendrier. De plus, par sa chronologie, il se prête parfaitement à des commentaires sur les commandements et interdits des Nazis : à cette date, plus de Juifs dans les cafés, ni dans les cinémas, ni dans les trams ; à celle-ci, introduction des bons pour le sucre, à celle-là, toutes les radios doivent être remises aux autorités. Je dis aux élèves : imaginez qu'on vous demande de déposer votre mobile au bureau de police demain matin, à 9 heures...Donc plus de sms. Et le lendemain, c'est le tour de votre ordinateur (donc, fini de chatter sur Internet), puis de votre téléviseur (Vous vous voyez trimballer quelque chose dont vous ne voulez absolument pas vous séparer, que vous venez d'acheter peut-être) et puis de votre radio, de votre baladeur ; et vous êtes dans l'ignorance la plus complète de ce qui viendra après. Ça déclenche une vague d'indignation.

Ils réagissent très fort, disant qu'ils ne pourraient pas vivre sans ces moyens de communication.

Le livre comprend 320 pages, ce qui peut paraître beaucoup, mais il couvre une période de plus de 60 ans. Il est très possible, cependant, d'effectuer certains raccourcissements, comme :

- supprimer les passages qui se situent en Allemagne (pourtant très intéressants du fait des témoins oculaires insérés dans le récit)
- raccourcir les passages qui relèvent de la vie dans les camps.
- raccourcir la période d'après-guerre
- raccourcir la partie qui traite de la période de réconciliation avec l'Allemagne
- ne publier que la partie historique, c'est-à-dire le récit de Gerrit (236 pages) ce qui n'empêcherait pas de raccourcir aussi la période d'après-guerre

Des lecteurs de tout âge ont affirmé avoir lu le livre d'une seule traite. C'est parce que les faits historiques ne sont pas simplement énumérés, ce qui serait ennuyeux, mais incorporés de manière vivante à la matière romanesque. Le lecteur est entraîné dans un récit passionnant et plein d'imprévus qui traite de sujets comme le choix entre le bien et le mal, le doute sur les décisions à prendre, la désillusion, la haine, l'amitié, l'amour, l'espoir, la paix, la réconciliation. Un récit plein d'action et, en outre, véridique.

Else Flim

Traduction : Arlette Ounanian